

Gilles Le Faucheur

La poésie des palettes

Roman

Du même auteur

Le Cantonnier

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-424-4067-1**

© Gilles Le Faucheur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre premier

J'étais assis sur le canapé.

Je sirotais une bonne bière.

Désolé, mais je l'avais largement méritée.

Je dis ça à l'attention de ceux qui triment comme des bêtes de somme toute la journée, qui m'imaginent, installé sur ma banquette, les doigts de pieds en éventail, une bonne brune à la main.

Ils sont jaloux, ils ont raison.

Je ne peux pas leur en vouloir.

Mes jambes étaient étendues sur la table du salon.

J'avais même poussé le luxe jusqu'à les poser sur un coussin, parce que, si je demeure trop longtemps dans cette position, je me chope un tel mal aux genoux que je n'arrive plus à me lever.

D'accord, j'exagère. Mais j'ai quand même beaucoup de mal. Personne ne le voit, mais si quelqu'un me surprenait, un beau jour, m'extirpant de cette position, il n'en croirait pas ses yeux.

Des fois, on dirait que j'ai cent ans.

Il m'arrive de me demander, d'ailleurs, si je n'ai pas réellement cet âge avancé.

Devant moi, au delà des vitres de la porte fenêtre, tout était vert.

La pelouse avait drôlement poussé.

Il aurait absolument fallu que je la tondisse aujourd'hui, si j'en avais eu le courage.

Mais après le boulot que j'avais abattu le matin pour venir à bout de ma première œuvre, ça m'aurait étonné que je fusse bon à quelque chose pour le restant de la journée.

J'étais quasiment détruit.

Il faisait un temps magnifique, un temps idéal pour la procréation. Mais je n'avais pas envie d'avoir un enfant, parce que je n'étais pas vraiment installé dans la littérature.

Remarquez, ça tombait bien, ma copine ne voulait pas en entendre parler non plus, d'un moutard.

Quand elle rentrerait du boulot, tout à l'heure, je m'étais mis en tête de la prendre dans mes bras et de l'embrasser avec fougue.

J'allais lui dire : « Ma chérie, ça y est, je suis venu à bout de ma nouvelle, tu sais, celle que je mijote depuis plus d'un mois, et bien elle est née, enfin ! »

Elle serait heureuse, on ferait sûrement l'amour.

Mais là encore, je ne pouvais rien promettre, tant mon travail de la matinée m'avait tué.

J'avais dû me résoudre à bouffer une plaque entière de chocolat noir pour tenir le coup. Dès dix heures, mon estomac avait réclamé du carburant, les cigarettes ne lui suffisaient plus.

Il avait voulu du sucre, du chocolat, n'importe quoi.

Je ne pouvais rien lui refuser, si je voulais m'arracher à la douleur que provoquaient les affres de la création littéraire.

Alors va pour le chocolat.

Une plaque entière, je vous dis !

J'avais avalé carré après carré. Une frénésie.

Je ne me rendais compte de rien, les mots jaillissaient de mon cerveau en surchauffe, puis venaient s'écraser sur l'écran de mon ordinateur, comme une nuée de bombes sur la plaine dévastée d'un champs de bataille.

J'avais souffert, beaucoup, mais bon, au moins, j'avais terminé le premier jet.

Je pensai prendre un peu de repos.

Ensuite je me corrigerais avant d'expédier la nouvelle.

Ils disaient tous qu'il fallait corriger.

Moi, je l'aurais bien expédiée telle quelle, après tout le temps que j'avais passé dessus.

Cependant, j'allais quand même faire comme disaient les pros, ceux qui étaient édités. Ils connaissaient le boulot et ne pouvaient donc donner que de bons conseils.

Ensuite, donc, je l'expédierais.

Mais où ?

Ils ne parlaient pas de ça, les pros, des fois qu'on essaierait de piquer leur place.

Les grandes boîtes étaient tenues par des champions du copinage et de la coucherie. Je n'avais aucune chance. Qui allait me pistonner ?

Ils y tenaient, à leur place, les édités. Pensez donc, avec tout le pognon qu'ils gagnaient, ils n'allaient pas la laisser à quelqu'un d'autre, leur place en or.

C'était comme la politique, les mecs n'étaient pas assez cons pour se laisser voler un boulot pareil, quand on savait qu'ils auraient presque tué père et mère pour y arriver.

Par ailleurs, je savais qu'il eut été préférable d'écrire un recueil de nouvelles, plutôt qu'un récit isolé.

Mais d'un autre côté, je ne savais pas s'ils lisaient tout, dans les grandes boîtes parisiennes. Ils devaient être occupés à culbuter les secrétaires dans de sombres placards qui sentaient le chanel N°5 et les boules anti-mites.

Et puis surtout, je dois l'avouer, je mettais un temps fou à écrire. Pour atteindre la perfection, il fallait du temps. On n'enfilait pas les mots comme dans une usine où des pauvres diables se tuaient à la chaîne.

C'est terrible comme c'est dur d'écrire.

Tout est dur.

Tu te lèves le matin dans un état d'angoisse absolu.

Tu te mets devant l'ordinateur (là aussi, qu'est-ce que j'ai eu à me battre pour qu'on achète un P.C., Nadine ne voulait rien entendre. Elle peut devenir complètement sourde quand ça l'arrange), et là, tu te demandes ce que tu vas bien pouvoir écrire.

Je ne sais pas comment ils ont fait les Hugo, les Balzac, toute la compagnie, pour pondre des tonnes de bouquins, épais comme les liasses de billets que les ministres se partagent tous les mercredis, comme des dealers de bas étages, en faisant semblant de se soucier de leurs compatriotes.

C'est un truc qui me dépasse : noircir des milliers de pages...

J'ai déjà du mal avec une malheureuse nouvelle de 3000 mots, alors je me verrais mal attaquer un roman maintenant.

Je m'étais vu rester une heure, oui, vous avez bien lu, une putain d'heure entière avant de sortir une phrase complète.

De quoi devenir fou.

Je crois bien que la plupart des écrivains deviennent fous, drogués, alcooliques ou alors ils ont une vie sexuelle affolante. C'est pas étonnant, quand on voit ce qu'on endure, on peut se permettre quelques petites folies de temps en temps.

C'est humain et aisément compréhensible.

Vous ne pouvez pas piger, si vous n'êtes pas écrivain, ce n'est même pas la peine d'essayer, vous vous y casserez les dents.

Laissez tomber, je vous en conjure.

N'empêche que tout ça ne me disait pas ce que j'allais faire de ma nouvelle.

Je savais qu'aux States, il y avait des revues qui achetaient des textes, mais ici, dans ce pays de merde dirigé par des dégénérés, j'étais certain qu'il y avait que dalle !!!

Peut-être dans les revues universitaires, et encore.

En plus, je ne suis pas de gauche.

Sans compter que j'allais bientôt avoir trente balais et que j'avais jamais mis les pieds dans une université.

J'étais vraiment mal barré.

J'aurais bien acheté une bouteille de champagne pour fêter l'événement, mais on était un peu en rade question finances, c'était pas de chance.

J'aurais tellement aimé prendre ma chérie dans mes bras en lui offrant une coupe. J'étais sûr qu'elle aurait adoré.

Mais bon, ce n'était pas grave, elle serait quand même heureuse et fière de son homme quand elle rentrerait.

J'étais naze de chez naze.

Je regardai l'heure : midi cinq !

Elle n'allait pas tarder à rentrer, ma douce beauté des îles.

Quand la porte d'entrée s'ouvrit, je fis un bond.

C'était Nadine.

Je pris ma respiration, je me levai du canapé sans penser à mes genoux hurlant et implorant ma pitié.

Je fonçai tête baissé sans imaginer une seule seconde que j'étais sur le point de m'écraser contre un mur épais comme la connerie humaine.

Nadine se trouvait dans l'entrée. Elle avait enlevé ses godasses, les avait balancées dans un coin. Elle soufflait comme un marathonien qui aurait oublié ses injections d'EPO...

- Qu'est-ce qu'il fait chaud aujourd'hui, j'aimerais mieux être à la plage ! Que rester enfermée dans la boutique. Il y a la clim, mais c'est pas le problème. C'est que bosser par un temps pareil, c'est une punition.

Je m'avançai, large sourire aux lèvres.

Je suis persuadé que j'avais le buste aussi droit que le torero quand il entre dans l'arène sous les vivats d'une foule abrutée par des heures d'attente sous un soleil de plomb.

J'essayai d'attirer son attention, mais elle avançait vers moi sans que la transformation évidente de ma personnalité ne lui saute au visage.

J'étais pourtant persuadé d'avoir subi une mue qui aurait dû lui sauter au visage.

Elle avait l'air d'un Rottweiler sauvage, prêt à se jeter à la gorge d'une fillette innocente.

- Chérie, dis-je. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer !

- Ah, fit-elle presque indifférente.

Non, complètement indifférente !

Je notai son attitude et me dis : « Attends ma cocotte, je vais te dire un truc qui va te scotcher sur place, qui va te trouer le cul, carrément ! »

Je lui barrai le passage. Mais merde, on aurait dit qu'elle se foutait complètement de ce que j'avais à lui dire !

- J'ai fini ma nouvelle !

- C'est bien. Qu'est-ce qu'on mange ?

Elle me poussa presque pour entrer plus avant dans notre appartement.

Je la laissai passer.

Pour tout dire, c'était moi qui étais sur le cul.

- Ne me dis pas que tu n'as rien préparé pour le déjeuner ! dit-elle en se retournant trop brusquement.

Je la sentais un peu en colère, elle n'avait sûrement pas compris ce que je venais de lui dire.

- Ben non. Je viens de te dire que j'ai écrit toute la matinée, que j'ai terminé ma fameuse nouvelle !

- Et on mange quoi ?

- J'en sais rien !

J'étais à deux doigts de m'énervé.

Il y avait quand même de quoi, avouez le !

Je lui annonçais un truc qui pouvait bouleverser notre vie, et elle, elle venait me faire chier avec ses histoires de bouffe ! Qu'est-ce que j'en avais à foutre ?

- Merde Jean-Yves ! Je me casse le cul à aller bosser, et toi, tu branles rien. T'es même pas capable de faire cuire des pâtes, il faut encore que je me tape la soupe en arrivant ! T'es vraiment gonflé !

Elle me dit ça sur un ton très calme, contrairement à ce que ma prose approximative pourrait le laisser croire.

En fait, elle essayait de me foutre la honte, mais on ne me la faisait pas, à mon âge.

- Quoi ? Je ne branle rien de la journée ? T'es pas d'la gueule de me dire des trucs pareils ! Je fais tout pour nous sortir de la merde, et ça va encore pas ! C'est pas en attendant que tu fasses fortune dans ta boutique ringarde que nous allons rouler sur l'or un de ces quatre, alors que si je suis publié, ça peut TOUT changer !

- Publié, publié ! Mais mon coco, arrête de rêver ! De mecs qui écrivent, il y en a plein les greniers, des meilleurs que toi, plus rapides surtout ! Enfin, je parle de rapidité pour ce qui est d'écrire, parce qu'il y a d'autres domaines où je trouve que tu es plutôt trop rapide. J'ai assez à me plaindre dans ces cas-là !

- Je trouve ça mesquin, tu m'excuseras. Tu n'as pas la moindre idée de la pression que subit un écrivain du matin au soir. Non, pas la moindre idée.

Je m'affalai sur le canapé comme une grosse merde.

Purée toute cette souffrance pour en arriver là...

Nadine resta debout, les bras croisés.

J'étais parti pour une super journée, et me voilà au bord de la déprime. J'étais à deux doigts de me pendre, pour dire la vérité.

Un grand silence était en train de s'installer, il fallait que je dise quelque chose pour détendre l'atmosphère.

- On pourrait peut-être se faire une petite pizza pour fêter l'événement ! dis-je de ma voix la plus suave, le drapeau blanc flottant sur ma langue.

- Avec plaisir. Mais c'est toi qui m'invites !

C'était le coup de grâce.

Évidemment, si elle partait comme ça, on ne s'en sortirait jamais.

Elle savait très bien que je n'avais pas un Euro à moi. Ce n'était pas être beau joueur que de s'aventurer sur ce terrain-là.

Je me levai du canapé. Cette fois, mon genou gauche couina en silence, je fus le seul à l'entendre.

J'avançai doucement vers Nadine, tentai de la prendre dans mes bras.

Putain, Elle me repoussa !

C'était la première fois que ça arrivait ! Ça faisait deux ans que nous étions ensemble, et là voilà qui me jetait comme un moins que rien.

- T'as oublié pourquoi tu m'aimes ? pleurnichai-je. Il y a deux ans, tu croyais en moi ! et maintenant... Si TOI tu ne crois pas en moi, vers qui vais-je me tourner ? Tu peux me dire ? Dis pas que tu ne croyais pas en moi !

- Bien sûr, je ne te connaissais pas. Ça, on peut dire que tu as bien su manœuvrer pour que je tombe dans le panneau !

Elle tournait dans la pièce comme un chien qui va se coucher sur un paillason. Je la sentais très énervée, mais elle arrivait à se contrôler.

Cette fille me surprendrait toujours.

- Je pensais que tu allais t'y mettre sérieusement. Au lieu de ça, au bout de deux ans, te voilà qui cries au génie parce que tu es arrivé à pondre une misérable nouvelle ! Merde, un écrivain, en deux ans, il pond au moins deux romans, même un seul, ce serait déjà pas mal... Tu me fais rire avec ta nouvelle.

J'ai failli lui dire que je ne criais pas au génie, que je connaissais parfaitement le sentier étroit et pentu qu'il me restait à gravir pour accéder au niveau des génies.

Je n'étais rien, pas encore, mais j'aspirais à devenir quelqu'un. Ce n'était déjà pas si mal. J'étais une sorte de héros, par rapport à la populace environnante.

Elle aurait dû m'admirer !

- D'accord, reprit-elle. J'ai toujours accepté de faire la bouffe, le ménage, de te foutre la paix, de rester là pendant les vacances alors que j'aurais pu me payer des séjours au bout du monde. La vérité c'est que j'ai accepté de t'entretenir pendant deux ans, pour rien, ou juste quelques pages inutiles... Quand je pense aux types qui traînaient à mes pieds et que j'ai laissé partir à cause de toi ! Quand je vois ce qu'ils sont devenus, les boudins qui ont mis le grappin dessus et qui passent leurs été à Ibiza. Et moi, j'ai un nul de chez nul...

- Comment tu peux me balancer des trucs pareils en pleine gueule à cause d'un plat de pâtes !

- D'accord, reconnut-elle. Ma réaction est peut-être disproportionnée, mais tu sais pertinemment que ce n'est pas parce que rien n'est prêt que je me mets dans cet état. C'est juste que cette fois, la coupe est pleine.

Je la regardai tourner autour de moi, comme un fermier ivre, qui attend de se prendre un grand coup de corne dans le cul, en agitant un chiffon rouge sous le nez d'un taureau de mauvais poil.

J'étais prêt à la mettre au défi, j'étais persuadé qu'elle serait parfaitement incapable – et je pèse mes mots – de vivre sans moi.

- Qu'est-ce que tu veux, demandai-je, en me plantant devant elle. Tu veux que je parte ?

- Non. Je ne suis pas comme ça... Je te donne quinze jours pour trouver un emploi et m'aider à assumer les charges de la maison. Je te préviens solennellement que

si dans quinze jours tu n'as pas trouvé de boulot, je préparerai moi-même tes valises et tu les trouveras sur le pas de la porte !

- Mais si je bosse, comment je ferai pour écrire ?

Je pleurnichais presque comme une madeleine, à ma grande honte.

L'idée d'aller bosser en usine me rendait malade.

- Mais tu n'écris pas, bordel, tu n'écris pas ! Arrête de te la jouer ! C'est nul, tu ne fais rien. Tu passes tes journées à rien foutre ! Si encore je te voyais te battre, mais même pas ! Dis-moi, elle fait combien de pages au juste ta nouvelle ?

- Ben six, pourquoi ?

- Six pages en deux ans ? Bravo ! Tu veux que je me mette à genoux et que je te taille une pipe pour te montrer mon admiration ?

- Ça ne me ferait pas de mal.

- D'accord, tu m'as bien comprise. Bon, maintenant, je vais au restaurant, mais sans toi. Tu te débrouilles pour faire à manger avec ce qu'il y a dans les placards et que j'ai payé !

Elle descendit les marches avant que j'aie pu dire quoi que ce soit.

Je lui courus après, tout en me haïssant pour la faiblesse humiliante dont je faisais preuve en cet instant.

Je me retrouvai avec la porte collée au nez, comme un abruti de première classe.

J'étais triste et me sentais idiot. Un gros con.

Chapitre 2

Ce qu'il fallait faire, c'était ne pas céder à la panique considérable qui menaçait de s'emparer de moi, si je lui laissais une once de terrain.

Je remontai à la cuisine, m'emparai d'une des dernières bières qui restaient dans le frigo, sortis sur la terrasse, face à la fameuse pelouse verdoyante.

Elle pouvait dormir tranquille, il n'était plus question de la tondre aujourd'hui.

Je m'installai sur un fauteuil du salon de jardin, me lançai dans une grande réflexion au sujet de la conduite à tenir dans l'immédiat.

J'en savais suffisamment sur Nadine pour savoir que dans deux semaines, elle mettrait sa terrible promesse à exécution. Je n'avais pas besoin de m'attarder là-dessus pour en avoir la certitude.

Je pensais à mon oeuvre avant tout.

« La littérature est ton moteur, me dis-je, tu dois tout lui sacrifier, même ton bonheur ! »

D'un autre côté, j'étais bien avec Nadine, je n'avais pas du tout envie de la laisser tomber.

Enfin, qu'elle me laisse tomber était plus près de la réalité.

Je savais que les filles ne manquaient pas, mais bon, ce n'était pas la bonne solution.

Bosser... C'était un mot qui me donnait tout de suite envie de vomir. Je n'avais d'ailleurs jamais essayé de

m'adonner à cette activité consternante, avilissante, de toute mon existence.

J'avais réussi à me débrouiller sans, ce qui n'avait pas toujours été très évident, je vous l'accorde.

Mais bordel, ce n'était pas le moment de flancher, de me laisser prendre au piège de la société, telle qu'elle désirait nous façonner, à son image débile et pourrie.

Je descendis ma bière d'un trait, pour ainsi dire.

J'avais le cœur qui battait la chamade, bien qu'il n'y eut pas de quoi casser les pattes d'un canard, vous en conviendrez.

Putain, je m'étais mis dans le ciboulot qu'on allait passer un super moment, et je me retrouvais en train de plonger dans ma misère existentielle.

La littérature méritait des sacrifices, Nadine n'y connaissait rien.

Écrire deux romans en deux ans, mais elle allait où avec son petit vélo ? La folle va !

Elle s'imaginait sans doute qu'on écrivait comme ça, qu'on s'installait tranquillement devant l'ordinateur et hop, en voiture Simone, laisse aller c'est une valse.

Certes, il y en avait sans doute qui agissaient de cette manière, mais pas les grands, c'était certain.

Les grands, ils choisissaient leurs mots, les soupaient, puis les couchaient sur le papier à la condition exclusive qu'ils fussent indispensables. Sinon, ils les jetaient direct à la poubelle.

Quand je voyais le temps que je passais sur une phrase, sur un mot, parfois, j'avais la certitude qu'il me